

La partie de la housse qui recouvrait leur petite bosse était ornée de pompons avec des pierres précieuses, et il y avait aussi des houppes et des floquets fort jolis sur les fourreaux des cornes, ainsi que cent pendeloques sur le front. Pour les conduire on leur avait passé dans les narines deux cordons de soie cramoisie. Mais les magnificences du costume de ces animaux ne valaient point celles dont on avait revêtu les bœufs attelés aux canons d'or. Les housses de ces derniers étaient de véritables objets d'art. Elles étaient en soie rouge, mais ce fond disparaissait presque sous les arabesques et les fleurs qui étaient brodées en relief avec des fils d'or et d'argent et des pierres précieuses. Quant aux cornes, elles étaient enfermées dans des fourreaux d'or, et toutes espèces de bijoux pendillaient au frontal. Inutile d'ajouter que les jougs et tous les accessoires des canons étaient à la hauteur du reste. . . .

Le fils de la reine d'Angleterre a assisté, à Baroda, à un de ces combats de bêtes dont cette ville a la spécialité.

Ce sont d'abord deux éléphants sauvages qui "ont eu l'honneur" de combattre devant Phôte du guikovar.

Le récit de l'Indépendance Belge est fort curieux :

Les deux monstres se regardent, s'épient et s'élancent l'un contre l'autre, leurs défenses se nouent, leurs trompes s'entrelacent, leurs corps s'arc-boutent. Tout à coup l'un d'eux se retourne et prend ignominieusement la fuite. Son adversaire le poursuit, l'atteint de ses redoutables crocs, le pousse en avant et l'accule avec tant de force contre le mur, que le vaincu pousse un beuglement de douleur. Immédiatement les gardiens s'élancent et à l'aide de fusées à jet continu séparent les deux combattants. Cette douche d'un nouveau genre semble même calmer complètement leur ardeur belliqueuse, car malgré les excitations de *piccadors* armés de longues lances, ils se refusent à rouvrir les hostilités. En désespoir de cause, on leur lance un *lasso* autour d'une patte de derrière et, malgré leur résistance, on les ramène à leurs chaînes.

Voici qu'un bruit de chaînes se fait entendre et l'on voit apparaître deux gros rhinocéros, affreuses bêtes ventruës, à la peau noire et parcheminée, avec une corne sur le front qui ressemble à une verrue durcie : leurs pieds de devant restent enchaînés. Ces animaux sont comptés parmi les plus féroces, en même temps que les plus stupides des jungles ; on pouvait donc s'attendre à quelque formidable engagement. Cependant, après s'être quelque temps regardés sans bouger, ils refusèrent obstinément de s'empoigner. Les bêtes sont quelquefois plus raisonnables que les hommes. A force de les exciter avec des piques, que les *piccadors* leur jettent sur le corps, on parvient cependant à les ruer l'un sur l'autre. Ils luttent à la façon des bœufs, la tête basse, effleurant le sol de leur groin, tête contre tête, corne contre corne. Mais ils ne se font pas grand mal et, après quelques passes, le combat finit faute de combattants.

Puis vinrent des buffles, puis, en diminuant toujours les proportions, des bœufs, et enfin des singes inoffensifs.

COP DE GRISOU

Une dépêche nous annonçait, le mois dernier, la terrible explosion de feu grisou qui a eu lieu le 15 décembre dans le puits Lacour, dépendant des charbonnages de Frameries (Belgique).

Voici les détails que nous trouvons dans les journaux locaux :

Le 15, vers huit heures et demie du matin, au moment où 125 ouvriers travaillaient dans les travaux souterrains, à 520 mètres de profondeur, une terrible explosion de grisou, occasionnée on ne sait trop comment jusqu'ici, eut lieu et causa la mort de presque tous les ouvriers.

La nouvelle se répandit dans la commune comme une trainée de poudre, dit la *Gazette de Mons*, et bientôt les abords du charbonnage furent envahis par une foule énorme de parents et d'amis des victimes.

Le puits No. 2 dit la Cour de l'Agrappe, où s'est produit le coup de grisou, est situé au milieu de la commune de Frameries. On y exploite la couche *Grande-Vierge* au niveau de 550 mètres, et la veine *Cinq-Paumes* à la prolon-

deur de 520 mètres. Les travaux ouverts dans celle-ci se trouvent, pour la plus grande partie, dans une plateau coupée par un nouveau nord à 350 mètres environ du puits.

Aussitôt l'alarme donnée, M. Bouchez, ingénieur-directeur des travaux de la Compagnie des Charbonnages belges, est descendu dans la mine en compagnie de M. Laguesse, ingénieur du charbonnage de Grachet-Picquery, de M. Soupart, sous-ingénieur à ce dernier charbonnage, et de son chef porion (un homme bien intelligent et bien courageux) dont nous regrettons de ne connaître que le prénom : *Pierre*. Arrivés au chantier, ils se trouvèrent en face d'un spectacle effrayant. Le nouveau de l'étage de 520 mètres était éboulé sur la plus grande partie de sa longueur, en ensevelissant sous les débris des hommes et des chevaux occupés au transport. Dans les travaux de la veine *Cinq-Paumes* les dégâts matériels étaient moins grands, mais les cadavres s'y rencontraient par monceaux.

Après que l'on eut éteint quelques commémorations d'incendie occasionnées par l'inflammation du grisou dans les revêtements des galeries, on s'occupa de l'enlèvement des blessés, opération difficile à effectuer à cause des éboulements du nouveau. On y parvint cependant assez rapidement, puis l'on commença à s'occuper des morts, que l'on remonta à fur et à mesure qu'ils étaient apportés auprès du puits.

Jamais, à aucune époque, un accident aussi épouvantable par l'importance de ses résultats ne s'est produit dans les mines belges.

Les cadavres remontés attestaient que bon nombre de ces malheureux houilleurs avaient été subitement asphyxiés : leurs traits n'étaient point contractés, plusieurs avaient même la mine souriante, la mort avait surpris ceux-ci au moment où sans doute ils plaisaient. Mais d'autres cadavres étaient horriblement mutilés, écrasés : car l'explosion, entendue à la surface et à quelques minutes de l'ouverture du puits, tant elle avait été forte, détermina des éboulements considérables.

Le sauvetage, nous devons le dire d'après les renseignements qui nous ont été donnés par des ouvriers eux-mêmes, fut intelligemment et rapidement organisé : et les ouvriers qui n'étaient que blessés (mais qui le sont, hélas ! grièvement) purent être immédiatement remontés.

Nous jugeons inutile de dramatiser en narratif avec détail les scènes déchirantes qui se passèrent aux abords de la fosse, où tout Frameries se trouvait quand on remonta les cadavres. Ces scènes, chacun se les représentera. Il y avait là des mères, des épouses, des sœurs, des frères, des enfants, qui tous jetaient des cris de désolation en se précipitant sur les corps dont on s'efforçait de constater l'identité. Quel tableau poignant que celui qu'offraient toutes ces familles infortunées inopinément plongées dans le deuil !

Le nombre des victimes est de 122 dont 111 ouvriers tués sur le coup. Des 11 blessés, deux ont succombé la nuit, et l'état de quatre autres est très-grave.

Les victimes appartenant : 110 à la commune de Frameries, 3 à la Bouverie, 9 à Engies. — Parmi elles 11 femmes et jeunes filles.

LE PÊCHEUR DE LECQ.

(SOUVENIR DE JERSEY.)

Si vous visitez un jour Jersey, le guide vous conduira sans doute à la Grève de Lecq, l'un des sites les plus pittoresques de cette île enchantée.

Tout autour, aussi loin que la vue peut s'étendre, on ne découvre que des falaises hérissées de pics, d'aiguilles, de criques inabornables, une côte dont les rebords apparaissent dentelés de déchirures profondes. Nulle part l'Océan en courroux n'a rencontré de plus terribles ennemis sur lesquels il puisse exercer sa rage. Tous les périls de la mer, de la terre et des vents semblent là réunis comme à plaisir. Dans ce combat sans relâche que la mer livre à la terre, les rochers, sans cesse battus par les flots, s'ébranlent et se ruinent sous l'effort des brisants, et au premier jour de tempête s'effondrent et roulent dans l'abîme pour former autant d'obstacles imprévus. Partout où vous voyez la vague blanchir, c'est un récif qu'elle frange d'écume, et si quelque banc sous-marin l'arrête dans sa course vagabonde, elle se tord en convulsions, et c'est un gouffre que le remous creuse à l'avant du navire. Malheur à l'équipage surpris la nuit par un gros temps et poussé par les vents du nord-ouest sur les rochers des Casquets ou ceux du Pater-Noster, dont le nom est comme une dernière invocation à l'heure du péril : leur perte est certaine, car le gouvernail est impuissant et la quille racle le fond de granit.

La grève de Lecq est une petite baie qui semble tout naturellement désignée pour servir de refuge aux navires en détresse lorsqu'ils ont toutefois eu la bonne fortune rare d'éviter les écueils dont ces parages

sont semés. Elle abrite quelques bateaux de pêcheurs dont on voit les habitations sur les falaises.

C'était en novembre 186... Une effroyable tempête venait de se décliner sur la Manche, et l'on apercevait distinctement de la grève les signaux d'alarme d'un navire que les vagues furieuses poussaient vers les terribles récifs du Pater-Noster. Aller au secours de ces malheureux au milieu de cet ouragan, c'était folie, c'était se vouer inutilement à une mort certaine : ainsi les quelques pêcheurs qu'avaient attirés les cris de détresse de l'équipage suivaient-ils, la rage au cœur, mais impuissants à y porter remède, les péripéties de cette longue et douloureuse agonie. Enfin un vieux marin prend une résolution héroïque : il périra peut-être victime de son dévouement, mais au moins il aura essayé de disputer aux flots ces malheureuses victimes. Il met à la mer une barque de sauvetage et demande un homme de bonne volonté pour aider à la manœuvre ; cet homme ne se présente pas... Ce n'est point qu'ils manquent de courage, mais il faut plus que du courage, il faut de l'héroïsme pour tenter cette lutte avec les éléments déchaînés ; l'entreprise paraît si audacieuse que les plus braves reculent.

Mais voici qu'un jeune marin, un enfant, fils d'un pêcheur de la grève, sort du groupe et vient s'offrir pour servir de second au vieillard : puis, avant de monter sur le bateau, il se tourne vers une femme en deuil, se jette à son cou, et en l'embrassant tendrement, lui dit d'une voix ferme :

— Mère, laisse-moi partir.

Or la pauvre mère était veuve depuis six mois à peine. Son mari, un brave pêcheur, partit un matin pour aller jeter ses filets au large. Lorsqu'il s'embarqua, la mer était unie comme un lac, mais une tempête s'éleva brusquement : le lendemain on retrouva sur la plage des débris du bateau, et l'on ne revit plus le pêcheur. Et c'était à cette malheureuse femme que son fils unique demandait en ce moment la permission de braver, héroïque folie ! les fureurs de cette mer qui venait, il y a quelques jours à peine, de servir de tombeau à son père.

La mère, au milieu de ses larmes, murmurait un refus, mais on entendait, se rapprochant toujours, les cris désespérés de l'équipage, et en jetant les yeux sur la mer, la pauvre femme vit les signaux de détresse de ces malheureux. Elle songea alors qu'il y avait là aussi des époux et des fils qui allaient mourir, et faisant taire sa propre douleur, cette femme héroïque se tourna vers son fils et lui dit :

— Va, mon bon enfant, je te bénis, aie courage ; que Dieu t'accompagne et te ramène sain et sauf à ta mère !

Le bateau s'éloigna, affreusement balotté par les vagues, et l'on vit quelque temps encore les braves marins faire force de rames pour gagner le navire qui allait sombrer. Mais la malheureuse mère ne regardait plus ; brisée par l'émotion, elle était tombée sans connaissance sur le sable. Les braves pêcheurs qui l'entouraient la ramenèrent à sa cabane ; les larmes dans les yeux, ils songeaient sans doute que cette femme, veuve d'hier, allait peut-être en ce jour perdre ce qui lui restait au monde de plus cher, son fils bien-aimé.

Bientôt on entendit un horrible craquement : le beau navire venait de toucher un récif. On le vit peu à peu s'enfoncer dans les flots ; quelque temps encore l'air retentit des hurlements affreux poussés par ces malheureux suspendus au-dessus du gouffre, puis on ne distingua plus que les vergues des mâts sur lesquelles quelques marins cramponnés attendaient la mort, qui venait à eux lente, inévitable...

Le jour tomba ; on entendit un dernier cri, auquel répondit un autre cri, puis rien que le bruit des vagues en furie. Les pêcheurs, la mort dans l'âme, regagnèrent leurs cabanes. Sauveteurs et naufragés dormaient sans doute côte à côte dans le même tombeau.

La nuit jeta son voile sur cette scène affreuse.

Quand le jour parut, la tempête avait cessé, la mer était calme, et l'on vit rentrer dans le petit port le bateau de sauve-

tage et les deux braves qui le menaient... Toute la nuit ils ont lutté contre les courants contraires, et c'est miracle que dans l'obscurité ils aient réussi à éviter les nombreux écueils dont la côte est semée. Ils ont noblement fait leur devoir, car à leurs côtés se tenaient deux hommes qu'ils avaient arrachés à une mort certaine.

Mais pourquoi le jeune pêcheur hésite-t-il donc en abordant à la Grève ? Pourquoi n'ose-t-il courir à la cabane et se jeter dans les bras de sa mère ?... Le plus brave d'entre les braves, il s'est si vaillamment conduit ; pourquoi tremble-t-il au fier remerciement qui l'attend ? A ses côtés, se tient un homme de haute taille, un homme qu'au risque de sa vie il a, une longue heure durant, disputé aux vagues en furie, un homme dont les yeux pleins d'une profonde tendresse restent fixés sur lui. En arrivant à la jetée, les pêcheurs qui s'y trouvent réunis viennent féliciter leurs amis de retour ; puis à la vue de cet homme, ils vont à lui et, en donnant tous les signes d'une joie extrême, lui serrent affectueusement les mains, car tous le reconnaissent.

— Mais qui donc, dit une voix, va oser lui annoncer la nouvelle ?

— Son fils, s'écrie le jeune pêcheur avec une étrange émotion.

Quelques minutes après, le brave enfant est dans les bras de sa mère.

— Mère, écoute, je vais te raconter ce qui s'est passé cette nuit ; puisse Dieu m'apprendre à te le bien dire... L'un des hommes sauvés par nous était un pêcheur de la Grève... Une tempête l'a surpris il y a quelques mois : son bateau, poussé par les vents, est allé se briser sur les rochers du Pater-Noster ; lui, il a été recueilli par un navire étranger. Le navire continua sa route, et force fut au pauvre pêcheur de naviguer loin de sa maison, de sa femme, de ses parents... Tous le crurent mort, sa femme et son fils prirent le deuil. Quand le vaisseau arriva au port, on débarqua le malheureux. Il revenait en Angleterre hier, il était en vue de sa maison, il allait retrouver sa femme bien-aimée, lorsqu'une effroyable tempête l'a replacé en face de la mort. Mais Dieu est venu à son secours !...

Et la voix de l'enfant devint plus faible, les larmes lui coulèrent des yeux, il tomba aux pieds de sa mère, et serrant ses mains convulsivement dans les siennes :

— Mère, ma bonne mère, apprend l'heureuse vérité. Lorsque n'écoutant que ton cœur, ce cœur qui oublie son propre malheur devant les souffrances des autres, tu m'envoyais la nuit dernière au secours du navire en détresse, tu ne savais pas... comment aurais-tu pu le savoir ?... que tu m'envoyais sauver la vie de mon père bien-aimé. Dieu m'a conduit à lui, Dieu nous l'a rendu ; mère, remercions-le de tout notre cœur !

Il ne put ajouter une seule parole ; la mère et l'enfant tombèrent à genoux, et dans leur touchante action de grâce confondirent pendant quelques secondes leurs larmes de bonheur. Puis on entendit un bruit de pas, et l'homme apparut sur le seuil de la porte.

Alors un cri de joie sauvage retentit, la femme se précipita au cou de son mari, qu'elle tint longtemps enlacé dans ses bras, tandis que le brave pêcheur, les larmes dans les yeux, regardait avec une touchante émotion le bon fils auquel ils devaient d'être aujourd'hui réunis. PAUL HOURIE.

POUR RIRE

— M. G... qui a un fils d'une taille gigantesque, disait hier, à ce sujet, à un de ses amis : — Il est tellement grand que, quand je veux le gronder, je suis obligé de le faire asseoir !

— Un mendiant aveugle à Paris était absent depuis quelques jours du pont où il avait coutume de demander l'aumône. Sur son banc il a laissé une pancarte avec l'inscription suivante : A cause du froid, je reçois l'aumône chez moi, rue Picpus, No. 41 (bis).

COMMENT ÇA FUT FAIT ! — Un Irlandais ayant l'habitude de raconter des histoires étranges, disait qu'il avait vu un homme décapité avec les mains liées derrière lui, qui ramassa immédiatement sa tête, et la remit sur ses épaules précisément à la même place. — " Ha ! ah ! ah ! dit un interlocuteur, comment pouvait-il ramasser sa tête quand il avait les mains liées derrière le dos ? — Inbécille que vous êtes ! ne pouvait-il pas la prendre avec ses dents ? "